



La machine à laver les gens

Benoît Patris

J'étais assis dans une laverie automatique, un livre de Kurt Vonnegut sur les genoux. En face de moi se trouvait une machine à laver dont le hublot était ouvert. Fasciné, j'observais l'intérieur de son tambour. Ça faisait plein de reflets noirs et brillants. Je me suis mis à penser que les machines à laver étaient des sortes de vortex, des trous de ver rotatifs qui permettaient aux choses de se déplacer d'un tambour à l'autre à travers l'espace et le temps. Peut-être durant l'essorage. J'avais un argument de taille : où passaient les chaussettes ? Celles-ci disparaissaient aussi régulièrement que mystérieusement après avoir fait une machine. D'un autre côté, combien n'avais-je pas trouvé de sous-vêtements ou de torchons égarés dans le tambour d'une laundrette ? Et si ces petits bouts de tissu voyageaient d'une machine à l'autre, comme ça, au gré des programmes d'essorage ? Évidemment, je m'ennuyais, mon linge tournait et séchait – j'extrapolais.

Un couple est entré dans la laverie. Un homme et une femme, portant vêtements de marque, embijoutés par bagues et colliers, traînant derrière eux une étonnante valise Mercedes. Je n'avais encore jamais vu de valise Mercedes – Peugeot produit bien des moulins à poivre, alors pourquoi pas. L'homme et la femme se sont mis à parcourir la pièce comme des dingues, allant d'une machine à la centrale de paiement, de la centrale de paiement à une autre machine, puis de cette machine à la centrale de paiement. Ils paraissaient aussi perdus qu'un couple d'oiseaux entrés par inadvertance dans une maison. La femme est venue se présenter devant moi.

– Monsieur, monsieur, s'il vous plaît ! a-t-elle hurlé comme une hystérique. Comment on fait ? Comment on fait pour faire une machine ici ?

Je l'ai considérée, ainsi que l'homme qui se trouvait derrière elle. Ils avaient l'air de nouveaux riches connaissant de graves problèmes d'argent. On aurait dit qu'ils venaient de débarquer dans un monde entièrement nouveau pour eux, comme s'ils étaient passés par le tambour d'une énorme machine à laver, qui leur aurait bien essoré la gueule avant de les propulser avec brutalité dans la vie de tous les jours,

celle des PMU, des snacks et des laveries automatiques. Il donnait l'impression d'extraterrestres complètement terrorisés. Je n'aurais pas aimé être à leur place. Je me suis imaginé, propulsé, je ne sais pas, admettons dans un ghetto de Soweto. Je crois que je n'aurais pas fait mon malin. J'ai donc expliqué à la femme la démarche à suivre pour que ces pauvres égarés puissent laver leur linge. La femme, le regard dément, m'écoutait, pendue à mes lèvres, absorbant mes paroles, ses mains embagousées comme serrant un cou imaginaire. Une fois que j'ai eu fini ma démonstration, la femme a fouillé dans son sac Vuitton, en a extirpé un truc et me l'a carré dans la main.

– Tenez, tenez, monsieur, je vous la donne, c'est pour vous remercier.

J'ai observé son présent, une sorte d'hostie épaisse dans le creux de ma paume. Quelle gratitude ! Quel geste de remerciement ! Quelle offrande ! Quel don ! Une pastille de lessive... Mon linge a fini de sécher. Je suis allé le mettre dans mon sac et me suis dirigé vers la sortie.

– Merci mille fois ! m'a dit la femme comme je passais le seuil de la porte.

Chemin faisant, je me suis dit que ma théorie sur les machines à laver agissant comme des trous de ver n'était peut-être pas si farfelue. Puis j'ai réalisé que j'avais oublié à la laverie mon livre de Kurt Vonnegut. J'y suis donc retourné, il ne devait pas s'être écoulé plus de deux ou trois minutes. Vous me croirez ou pas, mais mes deux parvenus ne s'y trouvaient plus. Affolé, j'ai ouvert toutes les machines – 7, 13, 16, 18 et surtout 22 kilos. Je me suis mis à crier dans les tambours :

– Ohé ? Vous êtes là ? Il y a quelqu'un ? Vous êtes partis ?

J'ai entendu un bruit lointain, ténu, comme une porte se refermant sur un autre monde. Sidéré, j'ai observé le ventre de la machine de 18 kilos. Était-ce eux qui me répondaient ou bien juste l'écho de ma voix ?

– C'est vous ? j'ai demandé avec angoisse. Vous êtes où ?

– Qu'est-ce que vous faites ? m'a-t-on répondu.

J'ai poussé un cri d'orfraie en m'écartant de la machine. Ils étaient repartis par-là !

– Vous pouvez m'expliquer ce qui se passe ici à la fin ?

Je me suis retourné. C'était le propriétaire de la laverie.

– Je crois que... Non, rien, laissez tomber, lui ai-je répondu en saisissant mon bouquin de Kurt Vonnegut, je crois qu'on peut plus rien faire pour eux.

Le type m'a toisé avec mépris.

– Si j'avais su que tenir une laverie automatique m'attirerait autant de problèmes, je crois pas que je l'aurais fait. Que des dingues et des emmerdes.

– Moi, si j'étais à votre place, je m'approcherais pas trop de la machine à 18 kilos. Elle avale et recrache les gens !

– C'est ça, c'est ça...

– Vous verrez bien.

– Que des dingues, des clodos et des mauvais coucheurs, que de ça ici !

– Venez pas vous plaindre si un jour tout un tas d'extraterrestres débarquent dans votre laverie. D'ailleurs, j'ai une preuve ! Regardez ça !

Je lui ai victorieusement présenté la capsule de lessive que la femme m'avait donnée.

– Planète Calgon, m'a fait l'homme avec sarcasme. Allez, Mulder, maintenant va falloir y aller. La vérité est ailleurs !

– La vérité est sous vos yeux mais vous ne voulez pas la voir, ai-je fait, vous êtes tous les mêmes !

Le type est allé m'ouvrir la porte pour me faire dégager de là. Je suis sorti. Dehors, il faisait beau. Les gens se baladaient, d'autres étaient tranquillement assis à boire un coup à la terrasse d'un café. Ces cons-là se biliaient pas. Ils se doutaient de rien. Tous ou presque avaient une machine à laver à la maison, une machine qui tôt ou tard leur jouerait un sale tour. Et eux, ils sirotaient tranquillement leur Coca, ils se promenaient les mains dans les poches. Sombres ignares ! La révolution des machines à laver était en route, et j'étais le seul, tel David Vincent, à connaître l'horrible vérité !